

EXPÉDITION DE CHELLALA.

Par le bey d'Oran, Mohammed el-Kebir.

Le texte de ce récit, daté du mois de rebi 1^{er} de l'année 1255 (mai 1839) est écrit par un homme peu habitué à transmettre la pensée, comme la plupart des Arabes. Le style est entièrement décousu : les phrases affectent toutes la même forme de construction ; les remarques sont d'une naïveté primitive, et l'enchaînement des faits n'est pas très-rigoureux. L'orthographe, complètement négligée, vient ajouter les irrégularités les plus bizarres aux autres obstacles que le défaut de talent et d'instruction de l'écrivain apporte à l'intelligence de sa narration.

Néanmoins, l'habitude de ces altérations, si fréquentes dans la pratique usuelle de l'arabe, et un examen attentif, permettent de comprendre la pensée de l'auteur et de reproduire en notre langue un récit de quelque importance historique, et qui semble avoir été fait par un homme séjournant sur le lieu des événements, mais sans y avoir pris une part active, par prudence, sans doute ; ce qui ne l'empêche pas d'appeler les récompenses divines sur les braves défenseurs de son pays, et de fulminer d'effroyables malédictions contre ceux qui se sont mis à l'écart.

Le vague résultant de l'incorrection du texte, m'a obligé à me renfermer dans les étroites limites d'une traduction presque littérale, pour ne pas attribuer à la pensée de l'auteur plus de portée ou d'extension qu'elle n'en a réellement.

L.-J. B.

Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed et sur sa famille !

HISTOIRE DU BEY MOHAMMED,

Contenant le détail des combats qu'il eut à soutenir contre les habitants de la Chellala Dahrâniya (Chellala septentrionale). Que Dieu couvre de gloire la face de ceux qui y assistèrent ! Amen.

De temps immémorial, les habitants de la Chellala — Que Dieu fasse briller leurs visages de l'éclat de la gloire ! — reconnaissent l'autorité du sultan du Maroc, l'un des nobles descen-

dants du Prophète. Le bey Mohammed voulut les ranger sous son drapeau et les plier à son obéissance. Il leur adressa, à cet effet, une proclamation, qu'il envoya par des personnages arabes vénérés et influents, étrangers à la domination des sultans.

Les Chellaliens, se regardant comme sujets naturels des chérifs souverains du Maroc, n'acceptèrent pas les propositions des envoyés du Bey : « Nous sommes soumis, disaient-ils, aux engagements de nos ancêtres et de nos prédécesseurs, et nous suivrons leurs traces dans la voie de la fidélité à nos princes légitimes. »

Le bey, dont l'autorité despotique et le pouvoir absolu n'avaient jamais alors éprouvé aucune résistance en ces contrées orientales, à cause de son énergie et des forces nombreuses qu'il s'était créées, fut loin d'accueillir cette réponse et d'admettre les sentiments qu'elle exprimait. En outre, des Arabes, menteurs et perfides, s'interposèrent entre lui et nous.

Irrité de notre refus, le bey se mit à la tête de ses troupes, et marcha sur notre pays. L'effectif de son armée était de sept mille Turcs d'élite, augmentés des contingents des caïds et des bandits les plus déterminés, venus de l'Est et de l'Ouest du territoire. On y comptait aussi les hommes de guerre les plus expérimentés et les plus renommés.

L'expédition vint camper à *Khaïder*. On était au commencement de l'été ; la sécheresse se faisait déjà énergiquement sentir en bien des points, et il n'était pas prudent d'abandonner les *ma'âl'ir* (*madèr*, selon la prononciation usuelle), ou stations habituelles des troupeaux près des eaux. En quittant *Khaïder*, l'ennemi passa au *Chot't'*, ou lac salé, puis à *Sinia* et *Mechra' Ennodj'ou'*. Il campa à *Blád el-Melh'a*.

Le deuxième jour de Ramadan, nous vîmes arriver des cavaliers des Beni Mat'har ; leur but était d'observer notre attitude et notre état moral dans l'attente des événements. Ils trouvèrent notre population dans les meilleures dispositions, ne manifestant aucune crainte du Bey, et excitant ses enfants à la guerre. Ces cavaliers nous annoncèrent que le bey était en un tel lieu, et nous dirent qu'indubitablement *nous passerions la nuit prochaine avec lui*.

Nous envoyâmes de nos gens à la découverte sur la montagne. Ils aperçurent pendant la nuit un grand nombre de feux, et revinrent nous confirmer la nouvelle.

Le Bey, se remettant en marche, atteignit *Blâd el-Meridja*, où il fit halte pendant la chaleur du jour, et vint coucher à *Sah'oudn el-Bigla*, entre nous et *'Asla*. Nous reçûmes cette nuit-là quelques cavaliers de nos Arabes, qui venaient nous donner des nouvelles, et qui nous conseillèrent d'aller trouver le Bey ; « Car, dirent-ils, lorsque Dieu fera apparaître les premières lueurs du matin, l'ennemi débouchera par le défilé appelé *Khang Ettib* ». Mais Dieu ne nous avait rien donné que nous pussions envoyer spontanément en présent ; nous fûmes obligés de laisser la nuit s'écouler et d'attendre au matin. Avant que le soleil fût élevé sur l'horizon, nous réalisâmes quelques cadeaux, consistant en un esclave et tout l'argent que l'on put se procurer. Nous étions alors au samedi. Nous nous rendîmes vers l'un des côtés de la ville pour faire nos adieux à nos députés, *Mohammed ben Kharbach* et *Djelloul ben 'Amâra*. Nous accomplissions ce devoir, lorsqu'il nous arriva des cavaliers du Bey, expédiés le matin même, après que l'armée se fût mise en route. Ils étaient trois : le cheikh *Berriyâh' el-Angadi*, un caïd du makhzen et un caïd des Arabes. Ils trouvèrent les députés sortant de la ville, accompagnés de la population. « Le Bey marche sur vous, leur dirent-ils ; en quelque lieu que vous alliez, vous pouvez compter qu'il tombera toujours sur vous et vous traitera, suivant le cas, soit avec indulgence, soit de toute autre manière. »

Cependant, nos envoyés partirent, et nous nous préparâmes à soutenir de rudes combats avec l'ennemi.

La députation arriva, aux premiers rayons du soleil, à *H'aci el-Kerma (Puits du Figuier)*, où elle trouva le Bey se mettant en marche avec son armée. Nos députés se présentèrent aussitôt à lui. Il les reçut à cheval, et leur demanda qui ils étaient. « Nous sommes, répondirent-ils, les envoyés de cette Chellâla. » Le Bey ne leur répondit rien, et ils marchèrent à sa suite. Ce silence était un calcul de son bon sens et de sa prévoyance : ses troupes et lui, ainsi que toutes les bêtes de somme, mouraient de soif : en retenant la députation, il voulait attendre que l'on se fût désaltéré, avant de manifester ses intentions peu favorables et sa volonté de combattre.

Pendant ce temps, des troupes innombrables, marchant par détachements, se dirigeaient sur nous par *Aïn 'Amar* supérieur. Chaque caïd avait déployé ses enseignes, et l'on voyait flotter l'étendard du Bey. Les tambours et la musique guerrière qui se

faisaient entendre, cherchaient à jeter l'effroi parmi les populations.

Lecteur, qui joignez un esprit sagace à l'intelligence des choses, écoutez ce récit !

Les troupes du bey s'établirent près de chaque puits ou source où les animaux pouvaient se désaltérer, tandis que les mulets portant les canons de gros calibre et les mortiers, étaient dirigés sur *Khang Ett'ib*, défilé aboutissant à la route de *S'orrt el-Khayl*.

L'ennemi s'occupa d'établir ses abris. Il avait installé le campement du Bey la première fois qu'il était venu chez nous. (*Sic*)

S'adressant enfin à nos députés, le Bey leur dit : « Puisque je suis venu jusqu'ici, il ne me reste qu'à combattre et à employer le tranchant du glaive. Retournez près des vôtres, et dites leur de se battre pour leur pays. »

Lorsqu'ils furent de retour auprès de nous, ils nous rapportèrent ces paroles et nous dirent qu'ils avaient répondu : « Dieu est avec nous ; il accordera la victoire à qui d'entre nous il voudra. » Voyant les choses à ce point, la population de Chelâla proclama à grands cris la guerre.

Le Bey avait fait mettre ses mortiers en batterie. Tout à coup une détonation retentit : un projectile vint frapper le rempart d'*Ali ben Mouça*, près de *Bab el-Kebir* (la grande porte). Sans expérience jusqu'alors, du tir de ces pièces d'artillerie, nous ressentions une assez vive inquiétude ; mais lorsque nous vîmes que cette décharge n'avait produit d'autre effet sur le rempart que la démolition de deux ou trois pierres, nous nous félicitâmes du peu de danger que couraient nos murs. Une seconde, une troisième décharge se firent entendre, et le feu continuait encore au coucher du soleil ; il se prolongea jusqu'à la nuit close.

L'armée s'était répandue parmi les jardins et les champs cultivés pour détruire les arbres et toute la verdure de la saison. Le camp était au sud de la ville, à une faible distance des Puits. On avait placé la batterie de mortiers à la *Zaklama*, qui est à l'est de *Sidi Abd Allah ben Ahmed*.

Pour revenir aux angoisses que nous causaient les boulets, nous étions assaillis par ces projectiles jusqu'au coucher du soleil. On était en Ramadan, et plusieurs d'entre nous n'obser-

vaient pas le jeûne; les autres, au contraire, en remplissaient toutes les prescriptions, comme en temps ordinaire. Un boulet rempli de poudre et de mitraille vint frapper au milieu du *Kasr'* (ou *Ksar*, suivant la prononciation locale), c'est-à-dire de la bourgade ou quartier, et, pénétrant dans le logis des *Oulâd Kofous*, tua la mère de ces derniers. Une autre femme fut blessée vers le coucher du soleil, tandis qu'elle préparait le déjeuner de ses enfants, qui combattaient avec leurs compatriotes sur les remparts, auprès desquels était établi le camp. C'est là tout le mal que nous firent ces mortiers, par un effet de la grâce de Dieu et des saints.

Le feu dura ainsi jusqu'à la proximité de l'*Eucha*, (c'est-à-dire de la nuit close). A ce moment, les troupes se dispersèrent à droite et à gauche, cherchant à effrayer les assiégés par la poudre et les balles, et à empêcher qu'il ne sortît ou n'entrât personne à la faveur de l'obscurité. Entendant cette fusillade, nous crûmes d'abord que les Arabes arrivaient à notre secours, et nous nous réjouissions de ce renfort. Mais, bientôt, les balles, tombant sur nous comme des sauterelles ou comme la grêle, nous firent voir que nous nous étions trompés. Nous ne pouvions nous tenir en aucun des quatre points cardinaux, à cause de la profusion des balles, et nous passâmes ainsi la nuit sans un moment de répit, criblés par une pluie meurtrière qui dura jusqu'au point du jour.

Alors, l'ennemi nous assaillit de toutes parts, principalement du côté d'*Aïn Frich*, d'où s'élançaient en grand nombre les Turcs et les Arabes. C'était, disons-nous, au point du jour, et beaucoup des nôtres ayant été capturés dans les jardins, la frayeur s'empara de nous.

Nous eûmes en cet assaut beaucoup de morts; notamment : *Sidi Abd el-Kader ben Ibrahim*, *Abd Allah Bou Teldj'a*, *Bou Djema' ben Râdja'* et le cheikh *Ben Bou Fâden*. Nous eûmes aussi des blessés, parmi lesquels se trouvèrent *Mohammed ben Liya* et son frère, *Ma'mer ben Liya*, qui furent atteints au moment où le soleil commençait à s'élever sur l'horizon.

L'ennemi rallia ses forces, les tambours et les *r'aïta* (haut-bois) firent entendre la charge, et les masses assaillantes se précipitèrent à la fois sur le *Ksar*, auquel elles donnèrent assaut de toutes parts. Pendant la mêlée générale, quelqu'un vint nous dire que la ville était forcée vers *Aïn Youcef*, du côté

sud. Un détachement des nôtres arriva, et nous vîmes les monstruosités des hommes et les actions infernales qu'ils peuvent commettre. Un épais brouillard s'éleva dans la direction du camp : on eût dit un brouillard de pluie. Quand il se fut dissipé, on vit les assiégeants s'accrocher, dans leur assaut, aux parapets des murs, et l'armée ennemie au pied des remparts. Ils parvinrent au réservoir et voulurent forcer l'entrée. Ayant atteint la porte principale du *Ksar* et la fontaine, c'est-à-dire le pied du grand rempart, ils plantèrent deux drapeaux sur le réservoir d'*Aïn Youcef*, et un troisième près de la porte du milieu.

L'ennemi se serrait de plus en plus, le plomb tombait comme la pluie, les mortiers retentissaient avec le bruit du tonnerre. Ces bouches à feu furent traînées à travers les champs d'*Aïn Youcef*; mais comme la mousqueterie du *Ksar* dévorait les artilleurs, on plaça la batterie sur le chemin de la *Gueblia* (Chellâla méridionale), en deçà d'*Aïn Djedida*. La mousqueterie des remparts répandait la mort et les blessures dans les rangs de l'ennemi, qui eut beaucoup de tués et un nombre bien plus considérable de blessés. Les hommes s'engageant dans les voies qui séparent les jardins et marchant un à un, à la file les uns des autres, eurent bientôt envahi ces jardins, que l'on pouvait comparer à des grenades remplies de leurs pepins.

Trois bombes vinrent écraser le fort du sud et firent un affreux carnage de ceux qui y étaient renfermés, sans épargner les hommes du voisinage. La lumière du jour fut changée en épaisses ténèbres, la poussière s'éleva par tourbillons, et le feu de la destruction s'alluma partout, plus intense que jamais, entre les combattants.

Le *Ksar* inférieur, celui de *Frich*, était tombé au pouvoir de l'ennemi, qui s'occupait, en d'incessantes allées et venues, de retirer des maisons et des *h'aouch* les abondantes provisions de vivres qui y étaient renfermées. Il ne laissa que les choses qu'il dédaignait.

Une file d'ennemis arriva du côté de la grande porte septentrionale, et un nouveau combat eut lieu. Les assiégeants brisèrent la porte à coups de haches de fer, et envahirent toutes les rues dans l'ordre dont nous avons déjà parlé. On les attaqua par derrière, mais leur nombre augmenta à un tel point, que les musulmans furent vaincus (*sic.*) *Mohammed ben er-Radja* fut

tué en dedans de la porte. Que Dieu lui fasse miséricorde ! On n'eut pas d'autre perte à regretter. L'ennemi avait un si grand nombre de blessés, qu'ils remplissaient presque tout le Ksar inférieur. La *ski'fa*, ou portique, située sous le grand rempart, en fut encombrée.

L'ennemi rallia ses troupes éparses ; ses groupes se réunirent, et, se ruant en masses nombreuses sur la population, par les jardins d'Aïn Frich, il parvint jusqu'aux murs des Oulâd Liya, qu'il voulait détruire par la pioche et la hache. Mais des gens du pays s'opposèrent à ses efforts, et lui firent abandonner les murs ; puis, le refoulant sur leurs limites, ils l'empêchèrent de s'approcher des remparts. On combattit avec acharnement jusqu'à ce que le soleil fût élevé sur l'horizon de la longueur d'une lance, ou même plus de quatre hauteurs d'homme (*sic*).

Les femmes, les juifs, les enfants et les individus, comme eux, peu propres au combat, délibérèrent et formèrent le projet de fuir à la montagne et à Sidi Mohammed ben Sliman. Un homme des *Riya*, fraction d'une tribu nommée *'Afa'na*, se mit à la tête des fuyards, que suivaient un certain nombre de femmes. Cette honteuse cohorte n'avait pas osé, sous la grêle épaisse des balles, jeter un regard sur le Ksar. Que Dieu récompense les braves qui ont subi la mort avec résignation, et qui ont su n'attacher aucun prix à la vie ! Que la malédiction divine tombe sur les lâches qui ont fui avec les femmes !

Des cavaliers vinrent donner avis au Bey de cette émigration. Il était établi auprès des puits, n'ayant d'autre garde que quatre hommes à cheval. Personne ne se trouvait dans les tentes, et les chameaux, les chevaux, les mulets, toutes les bêtes de somme enfin, étaient dispersés dans l'espace compris entre le camp et *Ksilès*, sans que nul pâtre en prit soin. Lorsque les cavaliers eurent averti le Bey de l'effroi de la population et de la fuite des femmes, il ordonna de les charger et de raviver le combat et le feu contre nous.

Un détachement fondit sur les femmes ; les unes furent prises, d'autres se réfugièrent à la montagne de *Bram*. Le combat devenait toujours plus acharné. Le gros de l'armée fit un mouvement et vint entourer le Ksar de tous les côtés, en plaçant toutefois des forces plus considérables vers le cimetière et le Ksar de Sidi Ahmed. Après avoir cerné ainsi, l'ennemi s'approcha des murs et prit d'assaut le Ksar de Sidi Slimân. Il fit prisonniers ceux

qui s'y trouvaient et s'empara des richesses considérables de la maison de Sellâm, qu'il emmena captif.

Les habitants de la ville se livraient aux pleurs et aux lamentations ; ils semblaient prêts à mourir de douleur, à la vue de l'affreuse détresse où ils se trouvaient, et à laquelle ils ne pensaient pas qu'aucun d'eux pût échapper. Les guerriers supportaient leur sort avec la résignation des nobles cœurs. Que Dieu les en récompense ! Les visages des hommes étaient tout changés, et les femmes qui étaient restées se soumirent avec patience au décret de Dieu.

L'ennemi renouvela les assauts et pénétra enfin dans la ville par la porte de *Tafernt* (le moulin à manège). Il envahit la maison dite de Bou l-Anouâr ; la population, alors, se regarda comme perdue. Les hommes influents par leurs conseils dans les affaires publiques, et les chefs du peuple, montèrent spontanément sur les minarets, et proclamèrent que la victoire restait au Bey. Mais ils ne purent conjurer le danger, et le feu du combat gardait la même ardeur jusqu'à ce que se présentassent quatre braves : *Abd Allah ben Ahmed*, *K'addour ben T'ahar*, *'Amer ben Djilâni* et un autre personnage, qui sortirent pour aller trouver le chef de l'armée.

Lorsqu'ils furent en sa présence, ils le reconnurent vainqueur. Le Bey leur fit le plus large accueil, à cause de la résignation et de la fermeté au combat qu'il avait remarquées chez leurs compatriotes. De sa vie, disait-il, il n'avait rien vu de semblable à eux, et il pensait qu'une bande de Turcs combattait avec nous. Dieu rend victorieux quiconque lui plait ; puisse-t-il récompenser ceux qui combattent pour leurs enfants, au milieu même d'une brûlante détresse !

Beaucoup d'entre nous, ignorant l'état récent des choses et l'envoi d'une nouvelle députation, continuaient à se résigner à la misère et à soutenir le combat pour la cause de Dieu. Le Bey signifia à nos députés, qu'on lui enverrait en ôtage quatre individus qu'il désigna, et qu'on lui donnerait cent négresses. Ils revinrent avec ces conditions, que nous étions bien forcés de subir. On lui envoya donc les quatre personnages qu'il réclamait : *Mohammed ben Kharbach*, *Mohammed ben Miloud*, le cheikh *Ben Kerroum* et *Mohammed ben el-Gandi*.

Déjà, les Turcs avaient fait prisonnier *Mohammed ben Saïb* à Sidi Mohammed ben Slimân, et ils s'étaient emparés d'une

trentaine de femmes de toutes les classes de la population, réparties dans les tentes. Les fuyards juifs avaient aussi été pris ; quelques-uns s'étaient échappés, lorsque le combat était le plus ardent et que le plomb tombait sur nous comme la grêle. Ben Sliman avait été frappé dans le fort qu'avaient pris les Turcs, et était mort la nuit même. Que Dieu lui fasse miséricorde ! Il avait été blessé vers le milieu du jour, le soleil était encore au centre du firmament.

Les otages donc se rendirent auprès du Bey et il les installa dans des tentes voisines de la sienne. Le combat s'allanguit peu à peu, et les hostilités cessèrent vers midi. On était en été. La population n'était pas encore rassurée contre les Turcs, malgré la cessation du feu.

Le Bey fit sonner la retraite de l'armée ; chaque corps, arrivant d'un côté différent, venait se réunir au camp général, que l'on eût dit couvert de sauterelles. L'armée conquérante se réunit autour de son chef, et la population vaincue se rassembla à sa *Djema'á*, chacun cherchant ceux qu'il avait perdus, femmes, enfants ou esclaves, et tâchant de se résigner noblement aux maux qu'on leur avait faits, à la dévastation de leur pays et à la captivité de leurs enfants. Ils acceptèrent toutes ces calamités.

Le vainqueur partagea les richesses, évalua les produits du pays et le revenu des eaux, et fixa un tribut, qu'on lui paya par menus versements. Il avait exigé d'abord cinq cents sacs (*r'erára*) d'orge.

En voyant la poussière se dissiper, ceux des nôtres qui avaient fui dans la montagne, s'imaginèrent que la ville avait été prise et détruite, et que les habitants étaient tous morts. Cette conjecture leur avait été suggérée par la résignation et l'inertie de nos braves. Lorsqu'ils reçurent la nouvelle que la ville avait été conquise et que la sécurité était rétablie, ils revinrent vers nous pendant la nuit. Le lendemain matin, Dieu avait fait naître un peu de sécurité, et chacun allait porter au Bey ce qu'il trouvait disponible ; mais, dans le courant de la matinée, les Turcs se soulevèrent contre nous, se plaignant que la mort frappait un grand nombre d'entre eux, et nous menaçant de nous tuer le jour même, s'il n'étaient débarrassés des cadavres.

Leur chef les apaisa par ses remontrances et l'augmentation de leurs parts du butin, et nous enterrâmes nos morts dans la journée même. Les Turcs voulurent ensuite venir trafiquer sur le marché avec nous ; mais le Bey ne leur en permit l'accès qu'après qu'ils lui eurent adressé une réclamation directe, et qu'il nous eut demandé

leur admission. Ils entrèrent donc, en manifestant leur surprise du carnage qu'on avait fait des leurs du côté d'*El-Aïn* (la fontaine) et de *Chaïdem*. — « C'est là, disaient-ils, que nous avons éprouvé les plus grandes pertes. » C'était là, en effet, qu'étaient morts plusieurs de leurs principaux chefs, ainsi qu'un grand nombre de soldats, car on y avait placé les plus adroits tireurs, tels que Ahmed ben Houcin (Hoçaïn) et Bel Kacem ben Hayyour, ainsi que leurs frères. Que Dieu récompense ces braves, qui ont soutenu si énergiquement le combat, et qui ont préféré la mort du défenseur à l'existence du vaincu !

La population continua, chaque jour, à apporter en tribut au vainqueur tout ce qu'elle trouvait, jusqu'à ce qu'elle eût acquitté ce qui était exigé. On payait, pour chaque négresse qu'on ne pouvait fournir en nature, soixante-dix réaux drahem, ou l'on donnait des objets en argent pur.

Le Bey, qui avait séjourné chez nous six jours, y compris les jours de combat, et qui avait reçu la soumission des *Ksar*, nous quitta au milieu du jeudi, après avoir été témoin d'un grave événement, c'est-à-dire d'un violent tremblement de terre. Il emmena les quatre ôtages : Mohammed ben Kharbach, Mohammed ben el-Gandi, Mohammed ben Miloud et le cheïkh Ben Kerroum, qui représentaient chacun des quatre quartiers. Il avait adouci leur sort, en leur faisant donner des vêtements et des montures.

Les Turcs montèrent à Aïn Amar. La population de Chellâla, sortant de la ville, se répandit sur l'emplacement qu'ils venaient de quitter, pour y chercher quelque menu butin. L'armée continua à monter jusqu'à *Mechref*. Le Bey, se retournant, aperçut les nôtres sur la place du camp. Furieux, il fit faire halte, et allait donner l'ordre à sa cavalerie de nous charger ; c'en était fait de nous, si Dieu, qu'il soit glorifié et béni ! n'eût inspiré à ses caïds de lui représenter que nous n'agissions ainsi que poussés par la misère et la détresse.

Ils se remirent donc en marche, et allèrent coucher cette nuit-là à *Blad El-Mekroum*. A chaque endroit où ils passaient la nuit, ils enterraient des morts, à cause des nombreux blessés qu'ils avaient avec eux. Ils arrivèrent ainsi à Mascara.

Le Bey nous écrivit alors une lettre où il nous disait : « Vous avez l'*aman* (sécurité, garantie, amnistie) pour les quatre ôtages que j'ai avec moi. » Nous avons éprouvé de vives inquiétudes à leur égard, et redoutions pour eux quelque perfidie de sa part. Il y

avait quatre mois qu'ils étaient avec lui, et notre appréhension était telle, que nous avions écrit lettre sur lettre, et envoyé messenger sur messenger, lorsque Dieu ouvrit sur eux l'œil de sa bonté. Le Bey les mit en liberté et leur donna à chacun une jument, un magnifique fusil, c'est-à-dire qu'il les monta et équipa comme des dignitaires et des amis. Deux des nôtres, qui les étaient allés visiter, ne reçurent qu'une jument pour eux deux et des vêtements. Il leur renouvela l'*aman* et nous manda par une lettre que le tribut annuel qu'il nous imposait était de dix négresses. Il ajoutait : « Si vous me servez loyalement, si vous ne désobéissez pas à mes ordres, et si vous montrez de l'attachement à mon gouvernement, j'allégerai, chaque année, votre tribut. » C'est ainsi que nous ne payons plus que sept négresses ; mais nous sommes tenus à donner à chacune d'elles un vêtement de neuf *dra'* (coudées) d'étoffe, évalué six *riyal*. Le Bey traite généreusement ceux qui vont lui remettre l'impôt.

Des accidents et des aventures fort étranges survinrent à nos otages, lors de leur sortie de captivité, quand ils furent arrivés en-deçà du *Chott*. Une certaine nuit, on effaroucha leurs chevaux, qui s'enfuirent vers le Tell. Mais les détails seraient longs, et je dois abréger, à cause du peu de papier que j'y puis consacrer. Enfin, ils nous rejoignirent, et le jour de leur arrivée fut un jour heureux pour nous. Grâces soient rendues à Dieu !

La conduite du Bey envers nous a été, jusqu'à présent, très-louable : aucun acte injuste ou arbitraire n'a été commis contre nous, et nous nous gouvernons comme nous l'entendons. Que Dieu soit loué pour le secours et la protection qu'il nous a accordés, en nous préservant de l'abus que le Bey eût pu faire du pouvoir, et en étendant l'autorité de ce prince sur tout le pays !

D'après ce que l'on rapporte, les pertes du Bey s'élèveraient à cent soixante-dix hommes, parce que, jusqu'à la fin de l'année, beaucoup de blessés moururent successivement de leurs blessures.

Tels sont les événements qu'ont subis les habitants de la Chellâla. Nous avons voulu les enregistrer, pour les transmettre aux temps futurs et aux peuples à venir, qui en entendront parler sans en connaître les détails. Ils sont rapportés ici avec une scrupuleuse fidélité, dans l'ordre où ils ont eu lieu, car ils se sont accomplis sous les yeux de celui qui a écrit la présente relation. Que Dieu soit clément envers lui et le traite avec mansuétude ! Qu'il répande sa miséricorde sur l'auteur, sur son père et le père de son père, ainsi

que sur tous les fidèles croyants ! Qu'il nous fasse mourir musulmans et vertueux, et qu'il me place au nombre de leurs seigneuries 5 1 8 2 1 7 3 1 (1) par les mérites du noble et généreux Prophète, auquel Dieu daigne accorder ses grâces et son salut !

La présente relation a été rédigée dans le mois de Dieu Rebi 1^{er} de l'an 1255 (mai 1839), et écrite par Mohammed ben Bel Kacem ez-Zâoui.

L.-J. BRESNIER.

Note de la Rédaction. — Dans les n^{os} 806, 807, 808 et 809 du *Moniteur Algérien* (5, 10, 15 et 20 février 1857), on trouve une *relation de l'expédition du Bey Mohammed el-Kebir contre Chellala*, par MM. Deligny, capitaine au 13^e léger (aujourd'hui général de division), chef du bureau arabe de Mascara, et Theuma, interprète de l'armée. Après avoir donné la situation générale du Beylik de Mascara au moment de l'entreprise (1786), indiqué l'influence de l'esprit religieux dans le sud et énuméré les causes déterminantes de l'attaque de Chellala, les auteurs reproduisent en français le récit fait en arabe, de cette guerre, par un habitant de l'oasis. Bien que racontant le même événement, le manuscrit employé par eux et celui que M. Bresnier vient de traduire ne sont pas identiques ; mais ils se complètent et se contrôlent l'un par l'autre. C'est ce qui nous a décidé à publier ce document inédit sur un épisode assez remarquable de la vie militaire du célèbre Bey de l'ouest, Mohammed el-Kebir.

(1) Ces chiffres, pris individuellement, avec leur valeur comme unités, dizaines ou centaines, correspondent à chacune des lettres du mot العارفين, *el-'arifin*, CEUX QUI CONNAISSENT, les *initiés*. On désigne ainsi ceux qu'une prétendue révélation initie naturellement et par degrés à la connaissance de Dieu. Ce sont des espèces d'illuminés.